

la vraie sève canadienne, les vraies et les meilleures traditions, l'esprit le plus juste et le plus sagement docile et bien intentionné. Hélas! tandis qu'il en est temps encore, ne craignons pas d'affirmer tout haut cette louange. Elle peut servir de courage aux uns et de honte aux autres : car elle est cruellement mise à l'épreuve dans nos temps agités et vides de principes.

Plus d'une fois déjà, l'administration financière de la *Gazette des Campagnes*, a dû prier un certain nombre d'abonnés de vouloir bien se rendre à son appel au sujet de l'acquit des abonnements. La somme pour chacun n'est rien ; si bien qu'elle paraît, par là même, difficile à être remise à qui elle est due. Alors, comme l'existence de la *Gazette* est maintenant assurée, nous l'espérons, qu'on veuille bien payer une somme plus facile au transport, une piastre par exemple, au lieu de trois chelins dix-huit sous ; sauf à M. le Gérant de tenir compte du surplus pour l'abonnement suivant. Ceci éviterait le désagrément et la dépense occasionnés par un émissaire envoyé exprès dans presque toutes les parties du Bas-Canada. Et puis, que l'on paie aussi aux agents bienveillants dont la *Gazette* publie les noms assez souvent. On ne saurait croire combien ces retards dans le remboursement des abonnements nuisent gravement à une œuvre naissante, qui, sans cela, semble avoir ce qu'il faut pour augmenter le genre d'utilité qu'elle s'est prescrite. Sans ces fâcheux retards, en effet, la *Gazette* aurait pris, cette année, un degré de plus de développement, ainsi que le désirent et le veulent sincèrement les hommes qui n'ont entrepris et continué jusqu'à ce jour cette œuvre que pour la rendre non seulement stable, mais progressive aussi, selon le besoin des temps et l'appui des hommes bien disposés.

Quelques exemplaires de la *Gazette des Campagnes*, pour la deuxième année, ont été mis en volumes pour le prix d'une piastre l'exemplaire. C'est un utile et joli volume que les cultivateurs et autres personnes un peu à l'aise et amies de la cause si vitale de l'agriculture, devraient aimer à se procurer. Si jusqu'ici ces personnes, ainsi qu'un trop grand nombre de cultivateurs, n'ont pas souscrit à la *Gazette*, ce volume les mettrait au courant des enseignements de ce journal ; et les engagerait tout naturellement à souscrire désormais pour compléter jusqu'à la fin ces enseignements. Si cette proposition est bien comprise du public, un plus grand nombre d'exemplaires sera de suite mis sur le métier, selon les commandes qui en seront faites. Il faudrait avertir en même temps si on désire les exemplaires simplement brochés, comme ceux annoncés aujourd'hui, ou en demi reliure plus convenable, mais aussi quelque peu plus coûteuse.

Appréciation du peuple des campagnes.

(Suite et fin.)

Monsieur le Rédacteur,

Je n'ai pas d'argent : telle est donc l'invariable réponse que nous recevons du peuple quand nous lui proposons de se procurer des objets utiles et même nécessaires. Mais est-il

sincère ? Pour vous en convaincre suivez-le dans ses fêtes, assistez à ses réunions qui ont lieu à l'occasion d'un mariage, d'un baptême, etc., examinez le luxe de ses vêtements, le grand apparat de ses attelages, et dites après cela qu'il manque d'argent ! Mais parlez-lui d'accroître ses sources de revenus, d'améliorer ses champs et ses races d'animaux ; tout de suite il répliquera : " Oh ! quand on est riche ce n'est pas difficile d'avoir de beaux animaux ; de bien engraisser ses terres ; mais quand on a pas d'argent, on prend ce que la terre nous donne. " Si on insiste, si on le presse de recevoir un journal qui lui enseigne à faire d'excellente culture sans argent : il se détourne avec mépris en vous jetant à la figure ces quelques mots : — " Mêlez-vous de vos affaires et laissez-moi agir comme je l'entends. " A ses yeux le véritable progrès consiste à bien parer son corps, à charger sa table, dans certaines circonstances, d'une grande abondance de mets et de bouteilles bien remplies et à se parer dans une riche et élégante voiture. Mais on me dira peut-être : " Tout cela ne prouve pas que le peuple a beaucoup d'argent ; ignorez-vous que la plupart de ces objets sont encore dus ! Allez demander accès aux livres de compte des marchands, vous en verrez de belles ! " Oui, je le sais que trop, le peuple achète énormément à crédit. Mais tant pis ! cela prouve d'avantage son imprévoyance, et qu'il ne s'occupe pas du lendemain. Pour lui transmettre sa propriété à ses enfants, c'est la dernière chose qui l'occupe.....

Monsieur le Rédacteur, je pourrais m'étendre indéfiniment sur ce sujet, mais je m'aperçois que j'en ai déjà dit beaucoup plus qu'il n'en faut pour m'attirer le mécontentement d'un grand nombre de vos lecteurs et du peuple en général. Pourtant je me flatte d'être le véritable ami du peuple, et si je suis sévère à son égard c'est parce que je veux sincèrement son bien.

Monsieur le Rédacteur, recevez mes meilleurs souhaits pour le succès de l'œuvre à laquelle vous travaillez avec tant de bonne volonté. Puissiez-vous être compris de tous ceux à qui vous vous adressez. L'époque où vous arriverez à ce succès sera une époque de prospérité et de bien-être pour tout le Canada.

Votre tout dévoué, etc.,

J. P. B.

Plusieurs de nos lecteurs, même parmi les cultivateurs, nous ont écrit pour nous encourager à continuer la publication de la critique de notre correspondant et nous assurer qu'elle est de nature à produire d'heureux résultats. De plus, nous avons reçu plusieurs nouveaux abonnements depuis le commencement de cette publication.

Ces approbations que nous respectons hautement, ne nous feront point cependant dévier de la ligne de conduite que nous nous sommes tracée et nous dirons toute notre pensée sur la cause en litige.

Un célèbre écrivain de nos temps a dit : " Tout courtisan du peuple est un ennemi public, et ce peuple doit se défier de lui car il manque de franchise ou de bon sens. " Aussi notre but en prenant la cause du peuple en main n'est pas de faire son éloge, mais de le faire connaître tel qu'il est.

Il y a chez le peuple des campagnes, comme chez celui des villes et parmi les classes les plus élevées ce que l'on peut appeler le bas-fond de toute société. Il est des hommes dépourvus d'intelligence, privés du bon sens le plus ordinaire et qui touchent presque à l'idiotisme ; il en est d'autres dont l'esprit et le cœur